Il pleuvait ce jour-là à Dumlupinar

Autor(en): **G.B.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **80 (1971)**

Heft 5

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-683438

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Il pleuvait ce jour-là à Dumlupinar

«Isviçre, Milletine Tesekkür», disent les enfants de Sadikkiri (200 habitants), «Isviçre, Milletine Tesekkür», diront aussi ceux de Yalnizsaray (500 habitants), de Kiraspinar (100 habitants), de Dumlupinar (2600 habitants), d'Aslanapa (200 habitants), pour ne citer que quelques-uns des 22 villages anatoliens où 5 œuvres suisses d'entraide ont érigé des écoles. 60 wagons de chemin de fer ont amené de Suisse en Anatolie les 1200 tonnes d'éléments préfabriqués utilisés pour le montage des 79 unités scolaires formant les 31 bâtiments scolaires offerts par la Suisse aux populations victimes du tremblement de terre du 29 mars 1970.

A plusieurs reprises déjà, nous avons parlé dans nos colonnes de l'aide constructive que 5 œuvres suisses d'entraide — dont la Croix-Rouge suisse — avaient décidé d'apporter en commun aux populations villageoises d'Anatolie occidentale, victimes du tremblement de terre qui ravagea toute une région de Turquie dans la nuit du 29 au 30 mars 1970. Cette aide a consisté à construire dans 22 agglomérations réparties sur une superficie de 11 000 km² 79 unités scolaires qui, utilisées isolément ou par groupes de deux ou trois, forment au total 31 bâtiments d'écoles. Il s'agit de 17 écoles primaires et de 14 écoles secondaires. Leur remise officielle aux autorités turques a eu lieu le 14 mai 1970, en présence d'une délégation suisse.

Avec l'accord des autres œuvres suisses d'entraide, la Croix-Rouge suisse a assumé la responsabilité de cette opération de secours à laquelle une somme de 2 300 000 francs a été consacrée.

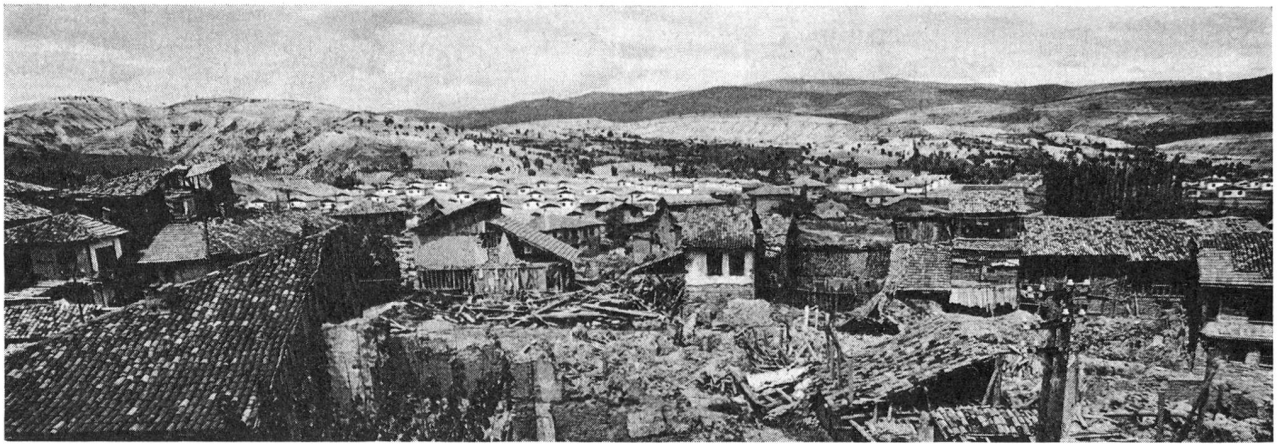
Proportionnellement aux contributions versées par chacune des œuvres, la répartition des 79 unités est la suivante:

Croix-Rouge suisse	*49 unités*	*19 écoles*
Entraide protestante suisse	*16 unités*	*6 écoles*
Caritas	*11 unités*	*4 écoles*
Œuvre suisse d'entraide ouvrière	*2 unités*	*1 école*
Enfants du Monde	*1 unité*	*1 école*

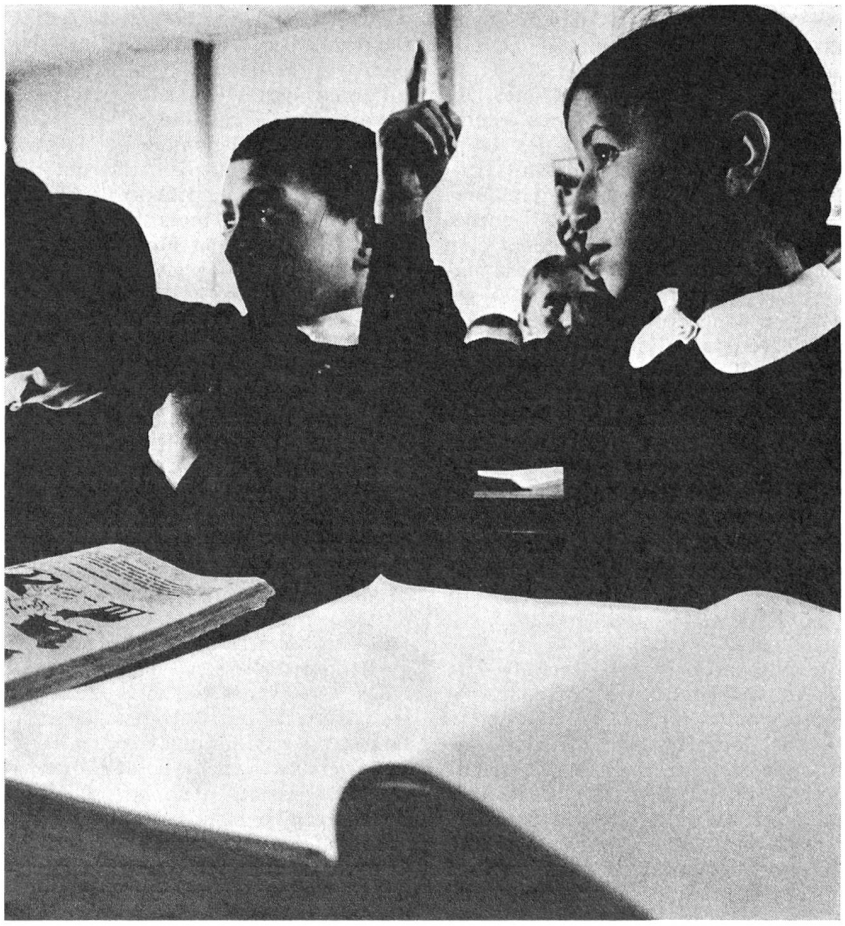
Ce jour-là, c'était le 14 mai 1971. Dumlupinar, c'est une petite localité d'Anatolie occidentale devenue célèbre à la suite de la bataille qui, en août 1922, permit aux Turcs de battre les armées grecque, anglaise et française et de libérer leur pays. Dominant la place principale du village — 2600 habitants — la statue d'Ataturk, le bras tendu en direction de l'occident, rappelle l'événement de Dumlupinar.

Dans les «rues» et les «ruelles», des amas de décombres rappellent autre chose, de plus récent. Le tremblement de terre qui, dans la nuit du 29 au 30 mars détruisit, parfois partiellement seulement, parfois entièrement, les villages de la province de Küthaya, à quelque 800 km au sud-ouest d'Istanbul. La catastrophe fit plus de 1000 morts, 3000 blessés et 170 000 sans-abri.

Près de 14 mois ont passé. Mais qu'est-ce que 14 mois dans ces villages sans âge, qui ne connaissent ni l'eau, ni l'électricité, ni la radio, ni le téléphone et que seuls parfois de mauvais chemins relient à la route principale? Ces villages où les habitudes se transmettent de génération en génération, immuables, ignorantes du progrès, des améliorations possibles. Telle est la volonté d'Allah. Ces populations ne peuvent être que fatalistes; elles ne sont certainement pas malheureuses, ni heureuses. Pourtant, ce jour-là, à Dumlupinar — comme la veille dans d'autres villages et le lendemain dans d'autres encore — l'atmosphère se voulait de fête et les habitants avaient tout mis en œuvre pour accueillir et remercier ces délégués suisses venus leur remettre officiellement leurs nouvelles «écoles vertes». Ces écoles dont la couleur tranche comme un symbole d'espoir dans les agglomérations uniformément brunes et ocres, au visage toujours pareil, qui se confondent avec la terre et où seul le minaret



A bien des endroits, les dégâts du tremblement de terre du printemps 1970 sont encore visibles. Décombres, tentes, «igloos» de la Croix-Rouge allemande, maisons préfabriquées voisinent formant une aggomération nouvelle: le village de Akçala après le séisme du 29 mars 1970. La vie s'y poursuit, ignorante du progrès, vie rude s'il en est. Hier, aujourd'hui, demain, quelle différence?



L'instruction, déclarée obligatoire par Ataturk il y a 50 ans, représente pour les élèves des «écoles vertes» le cadeau le plus appréciable qui leur permettra de vivre une vie meilleure que celle de leurs parents, pour la plupart analphabètes. Elèves particulièrement sages, obéissants, attentifs, dignes des «écoles de l'espérance».

pointe vers le ciel. Pour nous accueillir au premier rang, les hommes, coiffés de chapeaux et de casquettes, comme l'a voulu il y a 50 ans Ataturk, le père de la nation dont l'effigie se retrouve partout. A l'arrière-plan, les femmes vêtues de pantalons bouffants bariolés enroulées dans des châles de laine à carreaux, comme il y a 100 ans, 1000 ans peut-être, la face cachée, ne laissant voir que leurs yeux sombres, contrairement à ce que voulait Ataturk. Toujours en retrait, groupées, debout ou accroupies contre les murs des maisons, entourées des enfants d'âge préscolaire.
Et alignés en rangs parfaits, les enfants d'âge scolaire en tabliers noirs garnis de cols blancs, sages, graves, rarement souriants.
Et puis, pour compléter le décor: les chèvres, les moutons, les ânes, les chiens, les oies enfin, dignes comme des matrones, conduisant des grappes d'oisons d'un air important.
Les «écoles vertes» pourtant et bien que toutes ne soient pas encore entrées en fonction, témoignent d'un vent nouveau: les institutrices, jeunes, aux cheveux longs et aux jupes courtes, sont de ce siècle et de la même génération que celles de Suisse ou d'ailleurs. Originaires pourtant de la même province, du même haut et dur plateau anatolien que les villageois dont les enfants sont leurs élèves, mais formées en ville, à Kütahya, chef-lieu de la province, aux méthodes modernes d'éducation. Car le chef-lieu et les villages, ce sont deux mondes séparés parfois seulement de quelque 20 km de mauvaises routes.

17 écoles primaires — ilkokul — 14 écoles secondaires — ortaokul — toutes neuves où 2707 enfants de 6 à 14 ans pourront acquérir une instruction que n'ont pas eue leurs parents et qui, sans nul doute, leur permettra de vivre une vie meilleure que ceux-ci: les «écoles vertes» ont certainement un sens plus profond qu'il pourrait sembler de prime abord.

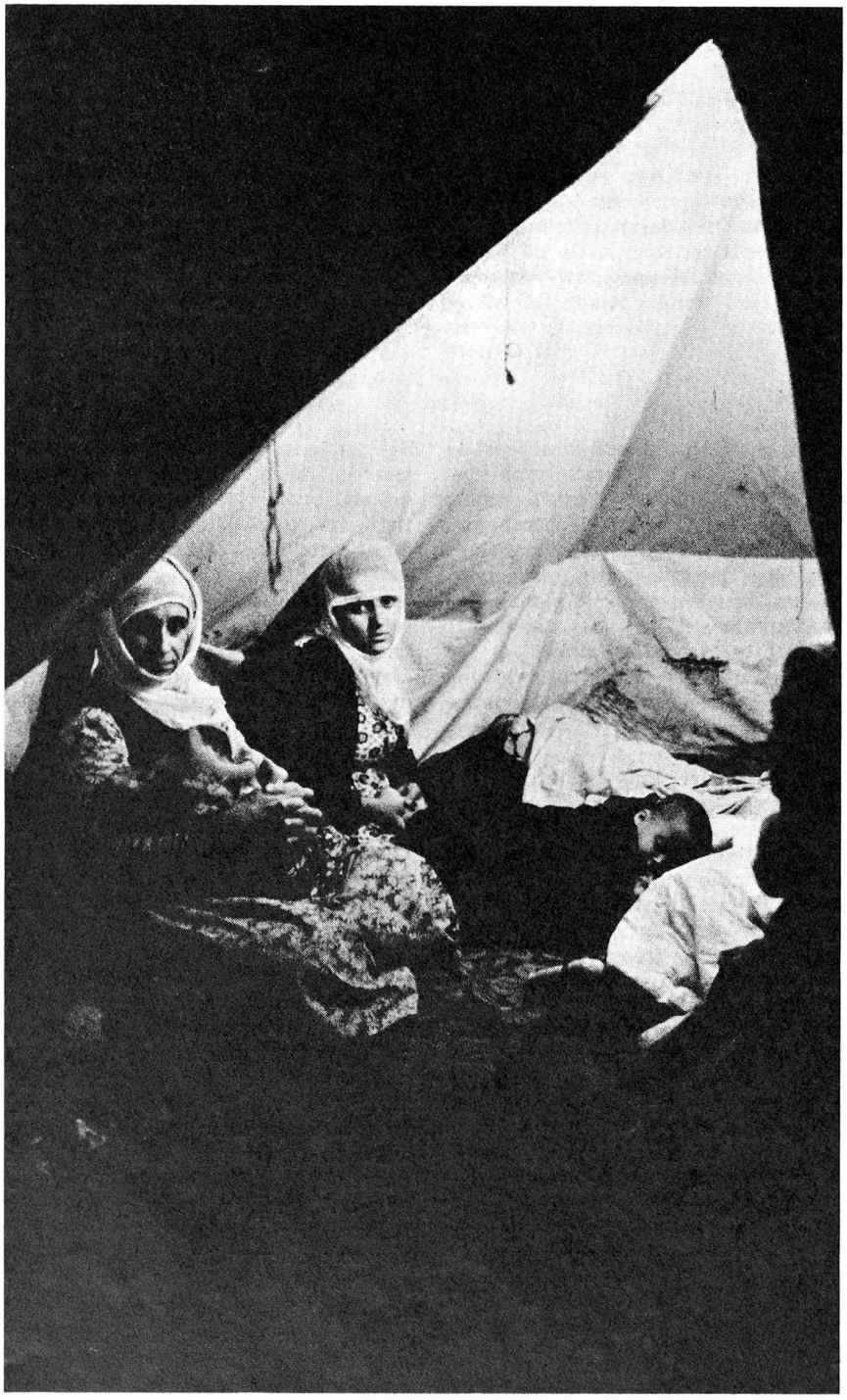
L'instruction a été rendue obligatoire aussi par Ataturk: 5 ans d'école primaire au moins, 3 années d'école secondaire si possible. Et le lycée pour les privilégiés. Néanmoins, à l'heure actuelle, le 60 % de la population rurale d'Anatolie est analphabète et les jeunes instituteurs et institutrices aux jupes courtes ont parfois encore bien du mal à convaincre les parents que leurs enfants gagneront en définitive plus à venir s'asseoir sur des bancs de classe plutôt que de les aider aux travaux des champs.
Avant d'arriver à Dumlupinar, nous nous étions arrêtés une première fois à Sadikkiri: 200 habitants, beaucoup d'enfants. *«Isviçre, Milletine Tesekkür»: «Nous remercions la population suisse»*, avons-nous lu sur la pancarte tenue bien haut par les enfants alignés en rang d'oignons devant leur nouvelle école. *«Hos Geldiniz»* — bienvenue — lisions-nous sur une autre banderole. Ici c'est un jeune instituteur qui nous accueille par ces mots: *«Qu'y a-t-il de meilleur dans la vie qu'une école?»*
Mais avant, avant le tremblement de terre? Avant, il y avait certes aussi des écoles, mais vétustes, insuffisantes. Un bien qu'elles aient été détruites pour pouvoir être remplacées par ces locaux clairs et spacieux qui seront chauffés en hiver. Mais un bien qu'il a fallu payer fort cher. C'est là le drame.
Sur les 31 bâtiments scolaires érigés, 6 comporteront en annexe un petit logement pour l'instituteur: un progrès également.

Oui, il a plu à Dumlupinar, le 14 mai 1971, jour de fête. Plu à torrents. Nous ne sommes pas près d'oublier les «rues», les places transformées en bourbier en 10 minutes à peine, cette terre ocre de la même couleur que les maisons, devenue boue, boue gluante, boue glaciale, boue glissante où les souliers demeuraient attachés. Caractéristique: personne pour prendre l'initiative de poser une planche au-dessus des rigoles qu'il fallait traverser d'un bond au risque d'y tomber et d'y patauger dans 50 centimètres de glaise, personne pour songer à faire quoi que ce soit: «Inch' Allah» pour parer en quoi que ce soit à cette «fatalité» nommée pluie, pour changer quoi que ce soit. On subit. «Inch'Allah.»
Mais en revanche, le spectacle de danses folkloriques préparé et prévu de longue date avec le concours de protagonistes venus du chef-lieu eut lieu, selon le programme, sur la place dominée par la statue d'Ataturk, en présence des 2600 habitants du village, sous une pluie diluvienne, sur le sol de boue détrempée. Personne pour songer à remettre le spectacle, à abandonner la fête; «Inch' Allah.»
Après Dumlupinar, nous nous arrêterons encore à Calcöy, à Aslanapa, à Yalnizsaray, à Kiraspinar, à Gediz enfin. Ici, une unité scolaire, ici trois, ici six, selon l'importance du village et le nombre des enfants. Nous ferons halte aussi à Akçala. Dans cette dernière localité, les dégâts furent particulièrement grands et le nombre des morts élevé, car au séisme s'ajoute un autre cataclysme: le feu provoqué par les lampes à pétrole renversées; 280 habitants au total ont péri en cette tragique nuit de Pâques 1970: «Ici, 15 personnes ont trouvé la mort, là 20», énonçait le maire qui nous servait de guide et a lui-même perdu dans la catastrophe sa femme, ses deux enfants, ses parents.

Depuis 1966, point d'année où la Turquie n'ait connu de tremblement de terre plus ou moins grave. La trop fameuse «faille anatolienne» est sa malédiction. Partant de Burdur, s'étendant vers le nord et la mer Noire, ainsi que vers les montagnes du sud-est, elle cause régulièrement des séismes que la fragilité des maisons rend particulièrement catastrophiques.
A peine avions-nous déclaré terminée notre opération d'entraide en faveur des sinistrés du printemps 1970, que nous parvenait la nouvelle

du tremblement de terre qui, le 22 mai, dévastait une nouvelle région de la Turquie orientale faisant, comme l'an dernier, près de 1000 morts, quelque 1250 blessés graves et près de 125 000 sans-abri — dont la moitié immédiatement relogés sous tente — sur une superficie de 6000 km² comprenant 22 agglomérations dont la ville de Bingoel — détruite à 80 %. Le Croissant-Rouge turc ayant fait appel à la solidarité internationale, les 5 œuvres d'entraide suisses ont, comme au printemps 1970, lancé une collecte en espèces conjointe, sur comptes de chèques séparés. Le 25 mai, à 22 heures, un DC 6B de la Balair affrété par la Croix-Rouge suisse, avec l'aide financière de la Confédération, quittait Bâle à destination de la Turquie, avec à bord 8 tonnes de secours d'une valeur de plus de 140 000 francs. Il s'agissait de 200 tentes, 150 couvertures, 500 assortiments de matériel de pansement et de médicaments.
Une fois de plus, en Turquie, notre aide se poursuit.

Reportage G. B.



De nouvelles ruines: celles de Bingoel dévasté par un tremblement de terre le 22 mai 1971, une semaine à peine après la clôture officielle de l'opération d'entraide lancée 14 mois plus tôt en faveur d'autres sinistrés. Sauvetage des survivants, secours d'urgence, réinstallation des sans-abri, aide à la reconstruction: l'appareil se remet en marche, une fois de plus.